NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

111 N° 2 1989

Symbole et sacrement. À propos d'un ouvrage récent

Paul LEBEAU (s.j.)

p. 255 - 257

https://www.nrt.be/it/articoli/symbole-et-sacrement-a-propos-d-un-ouvrage-recent-284

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

Symbole et sacrement*

À PROPOS D'UN OUVRAGE RÉCENT

L'A. livre ici le condensé d'une thèse soutenue à Paris, *summa cum laude,* en 1986. Comme l'indique le sous-titre, les sacrements sont pour lui des «figures symboliques donnant simultanément à voir et à vivre l'archisacramentalité constitutive de l'ensemble de l'existence chrétienne» (8). Il opte donc résolument en faveur d'une nouvelle approche de l'univers sacramentel: celle du langage et du symbole, et non plus celle de la cause et de l'instrument, privilégiée par la scolastique, encore que, l'A. en convient à juste titre, cette nouvelle perspective ne soit pas sans rapport avec «ce que cherchait la sacramentaire classique à travers les catégories de «signe» et de «cause».

Cette remarque nous permet de nuancer quelque peu la «critique des présupposés ontothéologiques» ou du «schème de représentation de type productionniste» que l'A. développe au ch. 1, en se référant essentiellement à Thomas d'Aquin. «Ne faut-il pas dépasser l'ontothéologie, et d'abord la métaphysique?», se demande-t-il avec M. Heidegger, abondamment cité au ch. 2. En d'autres termes: comment surmonter la «dichotomie entre le sujet et l'objet», dont les sciences dites de l'homme et, notamment, la psychanalyse, récusent le principe?

En réalité, l'objet perçu est toujours déjà construit. C'est pourquoi la médiation de l'ordre symbolique est «incontournable» (ch. 3). L'A. le vérifie en faisant appel à la linguistique contemporaine, puis à l'ethnologie. Celle-ci révèle que «le véritable objet de l'échange, ce sont les sujets eux-mêmes». Ceux-ci «s'échangent à travers l'objet», et cela «sous l'instance de l'Autre», qui rend cet échange possible. Ces présupposés amènent l'A. à «parler théologiquement des sacrements non pas comme d'instruments, mais comme de médiations, c'est-à-dire de milieux expressifs dans lesquels s'effectue l'identification des sujets comme croyants» (ch. 4). En s'inspirant notamment de Ricœur, d'Ortigues, de Lacan, Ch. observe que, «loin d'être

* L.-M. CHAUVET. — *Symbole et sacrement.* Une relecture sacramentelle de l'existence chrétienne. Coll. Cogitatio Fidei, 144. Paris, Éd. du Cerf, 1987, 22 × 14, 582 p., 175 FF.

opposé au 'réel' comme le voudrait la logique régnante du signe, le symbole touche au plus réel de nous-mêmes et de notre monde» (130), et que, notamment, tout symbole engage «l'être-corps». Le corps est en effet, selon l'expression de D. Dubarle, «comme l'archisymbole de tout l'ordre symbolique».

L'A. propose alors, dans sa 2e Partie, une intelligence théologique des sacrements «comme expression de la corporéité de la foi» (159). Celle-ci en effet «se joue au sein d'une mise en scène rituelle où le *corps propre* de chacun est le lieu d'articulation symbolique... du triple corps qui le constitue comme croyant: le corps *social* de l'Église» — réseau symbolique qui structure une lecture originale de l'histoire, de la vie et de l'univers; «le corps *traditionnel* qui habite le groupe Église,.. à travers les références aux paroles et aux gestes du Christ attestés par le témoignage apostolique des Écritures; le corps *cosmique* d'un univers reçu comme le don gracieux du Créateur et dont des fragments symboliques (eau, pain et vin, huile...) sont reconnus comme médiations sacramentelles d'inscription de Dieu par l'Esprit» (159). À partir de trois textes matriciels: Emmaüs (*Lc 24*), l'eunuque éthiopien (*Ac 8*) et la conversion de Paul (*Ac 9*), l'A. explicite ce qu'il entend par «médiation symbolique de l'Église», «sacrement fondamental» qui se reçoit de Jésus-Christ, constitué par Dieu «sacrement originaire» du salut. Il en déduit notamment cette double et judicieuse observation: «Qui rejette l'Église pour trouver le Christ privément méconnaît la sacramentalité de celle-ci. Mais la méconnaît également qui vit trop à l'aise en elle: n'oublie-t-on pas alors que l'Église n'est pas le Christ, et qu'elle est aussi, dans la foi, médiation de son absence?» (183).

Autre conséquence — capitale — de cette médiation sacramentelle: l'identité chrétienne commence par l'Église, assemblée convoquée par Dieu. Il n'est pas de chrétien «avant» cette convocation. Cette sacramentalité fondamentale de l'Église se vérifie dans tous les aspects de sa vie: ce que l'A. éclaire en élucidant successivement le rapport de l'Église-Sacrement à l'Écriture et à l'éthique (ch. 6 et 7).

La 3e Partie, «L'acte de symbolisation de l'identité chrétienne», précise théologiquement l'originalité et la spécificité de cet organisme sacramentel de l'Église: la ritualité; la dialectique entre l'institué et l'instituant — ce qui permet d'aborder des questions sacramentaires classiques: l'institution des sacrements par le Christ et la grâce sacramentelle. Enfin une 4e Partie situe l'univers sacramentel par rapport au cœur de la révélation chrétienne: «Sacramentalité

et christologie trinitaire». Elle s'ouvre par une relecture critique de la sacramentologie thomiste, dont Ch. relève au passage la «faiblesse pneumatologique» et la référence ténue à l'ecclésiologie par rapport à l'ancienne tradition dont Thomas se veut pourtant le témoin. Pour l'A. la Pâque du Christ constitue le point de départ de la sacramentologie. Mais à la suite de S. Breton, J. Moltmann, E. Jüngel, W. Kasper, il situe les sacrements comme «figures symboliques de l'effacement de Dieu» (ch. 13), dont le paroxysme s'est révélé dans la mort corporelle du Crucifié, et qui prend corps dans les sacrements.

Les richesses de l'ouvrage le recommandent à l'attention de nos lecteurs. Signalons toutefois deux sujets d'étonnement, d'ailleurs connexes: l'absence d'une prise en compte explicite des «figures» sacramentelles de l'Ancien Testament, alors qu'elles tiennent une place si importante dans la catéchèse prébaptismale et mystagogique des Pères et dans la liturgie; le silence quasi total de l'A. sur l'Évangile johannique, qui constitue pourtant la plus éclatante des vérifications du principe «pascal» des sacrements. Nous saurions gré à L.-M. Chauvet de s'expliquer un jour sur ce silence et, peut-être, d'enrichir encore, par la même occasion, cette importante contribution à la théologie sacramentaire.

B-1040 Bruxelles P. LEBEAU, S.J.
Rue des Bollandistes, 56